

Litt. 327p



SOUVENIRS DE FRŒHNER

RECUEILLIS PAR

LA COMTESSE DE ROHAN-CHABOT



Bibliothèque Maison de l'Orient



132654

Au seul biographe de Froehner
hommage affectueux
de J. P. W.
de Henry Cuny

SOUVENIRS DE FROEHNER





FRÖHNER

AVEUGLE, A L'AGE DE QUATRE-VINGT-SEPT ANS

(d'après un fusain de la Marquise de Maille)

PAPIERERIE

Z.M. 321p



SOUVENIRS DE FRŒHNER

RECUEILLIS PAR

LA COMTESSE DE ROHAN-CHABOT



PRÉFACE

*W*ilhelm Fræhner est connu du public lettré surtout pour avoir eu l'honneur de se voir copieusement injurier par Flaubert. L'irascible romancier a fait réimprimer à la suite de Salammbô les diatribes virulentes qu'il lança contre le critique coupable d'avoir mis en doute la solidité de son érudition carthaginoise. Ce zèle est ainsi entré dans l'histoire littéraire et il partagera l'immortalité du chef-d'œuvre dont il osa le premier montrer le caractère factice. Mais sur la vie du savant si rudement malmené par Flaubert, même ses confrères en archéologie savent aujourd'hui peu de chose¹.

Lorsque Fræhner mourut nonagénaire, le 22 mai 1925, il était frappé de cécité et depuis longtemps retiré du monde. Déjà la légende s'était emparée de lui : on affirmait qu'un sang impérial ou, tout au

1. Une notice nécrologique a été consacrée à Fræhner au moment de sa mort par Salomon Reinach dans la *Revue archéologique*, XXII, 1925, p. 140-154. Cf. aussi La collection Campana, Paris, 1905, p. 98 et suiv. L'auteur a dépouillé, aux archives du Louvre, le dossier administratif du fonctionnaire disgracié et il a pu donner un résumé substantiel et précis de sa carrière mouvementée. — Trois pages curieuses sur Fræhner ont été insérées dans la *Revue numismatique*, 1926, p. 237-239, par Dieudonné et Feuarent. Celui-ci, très lié avec lui, fut son exécuteur testamentaire. — Les livres et papiers du défunt ont été légués par lui à la bibliothèque (Landesbibliothek) de Weimar. Le directeur de celle-ci, M. Werner Deetjen, a retracé succinctement la vie de ce bienfaiteur dans les *Neue Jahrbücher für Wissenschaft und Jugendbildung*, 1928, p. 728-729. Il prépare une biographie étendue du grand archéologue d'après la correspondance et le journal de celui-ci. M. Deetjen a bien voulu nous préciser, d'après ce journal, certaines dates que les Souvenirs laissaient dans le vague.

moins, grand-ducal coulait dans ses veines et des récits fantaisistes couraient sur sa familiarité avec Napoléon III et la belle Impératrice. Le vieillard se moquait de ces prétentions que d'autres avaient pour lui. On racontait aussi des merveilles d'une collection d'antiquités, jalousement cachée chez lui, trésor mystérieux qu'il ne montrait qu'à de rares privilégiés. On savait encore qu'il avait amassé dans son étroit logis une magnifique bibliothèque et que cet ami passionné des livres et des bibelots vivait en anachorète à côté de toutes ces richesses. Il avait dans son cabinet, on ne l'ignorait pas, un carton appelé « mon carquois », où il avait recueilli des âneries débitées par des érudits notoires, prêt à lancer ces flèches barbelées contre quiconque le provoquerait. On le croyait capable de tirer de ses ennemis d'atroces vengeance, et il n'était point de tours pendables qu'on n'attribuât à ce Méphistophélès sarcastique. Il fut même soupçonné d'avoir fourni aux faussaires le dessin de l'inscription grecque ciselée sur la tiare de Saitaphernès, afin de ridiculiser le Louvre dont on l'avait banni. Mais on citait aussi des traits de sa bonté généreuse envers des infortunés, qu'il avait aidés à se tirer d'un mauvais pas. La Renommée ornait ainsi d'attributs opposés ce héros vindicatif et secourable.

En vérité, la Fortune, après avoir comblé Frœhner de ses dons pendant dix ans, l'avait ensuite fort maltraité, et il en avait gardé quelque amertume. Il vivait très isolé, recevant de rares visiteurs et sa misanthropie était devenue soupçonneuse. Il craignait qu'on ne profitât de son infirmité pour le dépouiller. Une longue fréquentation des marchands exotiques n'avait pas accru son estime pour l'humanité. Une jeune femme, pour qui il avait formé un médailler de pièces de sa famille, recevait de lui ce conseil : « Jamais, sous aucun

prétexte, ne laissez un ami seul avec vos monnaies ; on ne sait pas jusqu'où la passion du collectionneur peut entraîner même un honnête homme. » Mais ce vieillard ombrageux, qui mettait ainsi en pratique le précepte d'Épicure : « Vis caché », conserva jusqu'à la fin de sa vie des amitiés fidèles. Au déclin de ses jours, il était revenu à ses premières études : dès l'âge de vingt-deux ans, il avait publié un article où il proposait des corrections aux Odes d'Horace¹ ; il préparait, octogénaire, une édition critique de son poète favori, aidé par le dévouement d'une latiniste discrète, qui se faisait un devoir de le seconder dans son labeur quotidien ; mais le déclin de sa vue ne lui permit pas de réaliser ce dessein ambitieux.

C'est à une de ces visiteuses persévérantes que nous devons les Souvenirs publiés ici. La comtesse de Rohan-Chabot, pour distraire l'aveugle, lui fit raconter les expériences et les impressions de son heureuse jeunesse, et, au cours de ces conversations, elle les notait dans un calepin. Elle a bien voulu nous confier ce précieux carnet. Pour rendre lisibles ces annotations, il a fallu rapprocher les faits contemporains qu'évoquaient des causeries à bâtons rompus, supprimer certaines répétitions et ajouter quelques dates. Mais le fond est resté intact. Comme beaucoup de gens âgés, Frœhner avait conservé la mémoire tenace de très anciens événements jusque dans leurs détails. La lumière dont étaient privés ses yeux n'éclairait plus pour lui que le passé. Presque toujours, quand nous avons pu contrôler ses récits par les correspondances ou les mémoires du temps, nous les avons trouvés d'une fidélité remarquablement précise.

Un premier résultat de ces notes sera de détruire quelques idées fausses sur le caractère des relations de Frœhner avec Napoléon III.

1. Zu Horatius, dans le *Philologus*, XII, 1857, p. 196-198.

La nature de leurs premiers rapports exclut toute hypothèse d'une parenté de la main gauche entre eux. Le conservateur du Louvre ne fut pas un petit Morny : il n'était d'abord qu'un assez modeste salarié de l'Empereur. Celui-ci, pour avoir fait ses classes à Augsbourg, parlait couramment l'allemand. Il cherchait un érudit qui pût l'aider à utiliser pour son Histoire de César les publications en cette langue ; Nieuwerkerke, consulté, lui signala Fræhner, qu'il venait d'attacher au Louvre. Sa qualité de Badois devait recommander le candidat auprès du souverain, comme elle le fit pour le peintre Winterhalter : des liens de parenté étroits unissaient la famille de Bade aux Bonaparte¹. L'Empereur fit donc venir le jeune homme, et il put bientôt se rendre compte de sa rare valeur. Il y avait alors en France beaucoup d'humanistes et peu de philologues (c'est l'inverse aujourd'hui) ; Fræhner avait été formé à la meilleure école d'Allemagne, celle de l'Université de Bonn. Doué d'une puissance de travail peu commune, il était aussi versé dans la lecture des textes que dans l'étude des inscriptions et des monuments figurés. Il fut certainement pour l'historien couronné, mais novice, un auxiliaire très précieux. Sans en avoir officiellement la fonction, il devint le lecteur presque attitré de l'Empereur et appartint en quelque sorte à sa Maison. A Compiègne, nous le voyons prendre place à table près de Francis Monnier, précepteur du Prince, et de M^{lle} Bouvet, lectrice de l'Impératrice. Dans cette cour qui se distinguait par un singulier mélange de pompe et de familiarité, il est bientôt avec

1. Charles-Louis-Frédéric, grand-duc de Bade († 1818), avait épousé en 1806 Stéphanie de Beauharnais, fille adoptive de Napoléon I^{er} et, par conséquent, tante de Napoléon III. Elle voulait du bien à Fræhner, mais mourut presque dès l'arrivée du jeune homme à Paris, le 29 janvier 1860, âgée de soixante-dix ans. — Cf. p. 7, n. 1.

les souverains sur un pied d'intimité qui peut surprendre. Les saillies de son esprit caustique ont contribué sans doute autant que sa science à cette faveur marquée.

L'intérêt principal de ces Souvenirs est, si je ne m'abuse, de mieux nous révéler la grande place qu'occupaient ses recherches historiques dans les préoccupations de l'Empereur. Celui-ci était, en 1863, à l'apogée de sa puissance. Chaque matin, l'Europe s'éveillait en se demandant, inquiète, quelle nouvelle entreprise allait tenter sa politique. Et voici que nous le voyons consacrer toutes ses soirées à la poursuite d'un dessein littéraire, cette vie de César qui doit faire resplendir à la fois la gloire de l'homme providentiel et celle de son biographe, qui est aussi son émule. Comme son oncle, Napoléon III voulait s'illustrer en même temps par les armes et par la plume. Mérimée, avec la lucidité ordinaire de son jugement, eut beau lui conseiller de se borner à des réflexions originales sur l'histoire du dictateur romain, au lieu de « s'embarquer dans un long récit » de faits bien connus¹ ; l'Empereur n'en voulut pas démordre et persista dans son intention d'élever à son héros un monument d'érudition. Mais, comme cette érudition lui manquait — et les Souvenirs en donnent les preuves amusantes — il dut recourir aux lumières d'autrui et s'exposer ainsi à paraître sous le fâcheux aspect du geai paré des plumes du paon. Tout cela se savait à Paris.

1. Mérimée, Lettre à Panizzi, 13 avril 1865 : « J'aurais voulu que l'auteur suivît le conseil que je m'étais permis de lui donner. C'était de se borner à des réflexions sur l'histoire au lieu de s'embarquer dans un long récit où il n'y aura rien de neuf. Il est évident que ces réflexions d'un homme placé à un point de vue où personne ne peut se placer auraient eu quelque chose d'original et de très intéressant. Le grand défaut du livre, à mon avis, c'est qu'on dirait que l'auteur se place devant un miroir pour faire le portrait de son héros. » — Cf. infra, p. 26, note 2.

« C'est un livre qui ne vaut que par les documents qu'y ont envoyés les savants », disait rudement Sainte-Beuve, quand parut le premier volume¹. Il méconnaissait ainsi la part active que Napoléon avait prise à sa rédaction et le mérite, qui lui appartenait, d'avoir provoqué des recherches fructueuses.

Frœhner est un de ces nombreux étrangers qu'attira à Paris, vers le milieu du XIX^e siècle, le rayonnement de ce grand foyer de culture et pour qui se montra accueillante une cour hospitalière. Il s'attacha fortement à la civilisation qui l'avait conquis. En 1874, il écrivait à Waddington, naturalisé comme lui : « V. E. sait que la patrie qu'on a choisie doit être plus chère que celle où l'on est né². » Ce philologue s'était épris des qualités de notre langue, et il se servit d'elle pour tous ses grands ouvrages. Au commencement de son séjour à Paris, il écrivait un français encore incorrect, mais il arriva à le posséder avec une perfection rarement atteinte par un étranger. On ne peut lire ses œuvres archéologiques sans être frappé de la richesse et de la précision de son vocabulaire. Lorsqu'il décrivait quelque antiquité, il ne se tenait jamais pour satisfait, qu'il n'eût trouvé le terme propre. Mais il gardait en lui comme une secrète tendresse pour son idiome maternel, et il légua sa bibliothèque à la ville de Gœthe, Weimar, comme si, au moment de mourir, il voulait faire une offrande expiatoire au Dieu qu'il avait offensé en sacrifiant à des idoles étrangères.

Les Souvenirs s'arrêtent à la proclamation de la République et à la destitution de Frœhner. Si celui-ci avait conservé la situation que lui avait assurée son puissant protecteur, et dont il n'était point

1. Sainte-Beuve, Nouveaux Lundis, t. XIII, p. 463 ; cf. infra, p. 27, note 1.

2. Lettre citée par Reinach, Biogr., p. 147.

indigne, sans doute nous eût-il donné quelques grands ouvrages d'érudition. Sa belle publication de la Colonne Trajane (1872-1874), ses Médaillons de l'Empire romain, parus en 1878, montrent de quoi il aurait été capable. Mais il avait perdu la place dont il vivait et il se trouva pendant quelques années dans une situation voisine de la misère. Tous ses efforts pour obtenir la réparation du tort qu'il avait subi se heurtèrent à l'hostilité du monde officiel. D'origine allemande et ex-favori du monarque renversé, il était doublement suspect aux autorités de la jeune République. Si sa disgrâce même lui valut des sympathies durables, ses amis n'étaient guère ceux du gouvernement, et les salons qu'il fréquentait encore, comme celui de la princesse Mathilde, étaient surtout ceux de l'opposition. Il n'obtint jamais cette compensation qui, peut-être, ne lui était pas due en droit strict¹, mais qu'il méritait en toute équité pour les services très réels qu'il avait rendus au Louvre et à la science.

Il fallut songer au pain quotidien. Avec un courage méritoire, Frœhner se refit une vie nouvelle. Dans le cercle des érudits, sa langue acérée et sa raillerie mordante lui avaient valu beaucoup d'inimitiés. Il ne met plus le pied au Louvre ; il s'isole du monde des académiciens et des professeurs ; il fréquente peu les sociétés savantes, qui ne l'accueillent guère ; on ne le voit collaborer régulièrement à aucune revue². C'est un franc-tireur de l'archéologie. Mais Paris était alors le centre incontesté du commerce des antiquités. Frœhner se créa des ressources par la rédaction de catalogues de vente³. La plupart des

1. Cf. infra, p. 38, note 1.

2. Il donna cependant, de 1906 à 1908, huit articles à la Revue numismatique, mais sa collaboration s'interrompit tout à coup.

3. S. Reinach en a dressé une liste à la suite de sa notice. On en trouvera une autre dans le Catalogue des imprimés de la Bibl. nationale, t. LV, p. 819-828.

grandes collections dispersées à cette époque ont été présentées par lui au public. Son savoir prodigieusement varié réussit à faire de ces œuvres de circonstances des ouvrages scientifiques. Le volume qu'il consacra à la collection Charvet (1879) fut longtemps le meilleur traité sur la verrerie antique. Sa grande supériorité vient de ce qu'à la connaissance parfaite des œuvres d'art et des produits de l'industrie des anciens, il joint celle de la littérature grecque et latine. Il ne travaille pas de seconde main, il va droit aux textes et il sait les interpréter. Un excellent juge, à qui l'homme était peu sympathique, M. Salomon Reinach, a rendu justice au talent « du plus expéditif et aussi du meilleur rédacteur de catalogues qui ait existé au XIX^e siècle. Sa science presque universelle de l'antiquité, sa connaissance peu ordinaire de l'archéologie du haut moyen âge, la sûreté de son savoir bibliographique, son énergie, tout lui permit ces tours de force qui consistent à dresser très rapidement, et sans presque commettre d'erreurs ridicules, de grands catalogues d'objets inédits destinés à des ventes¹ ».

Frœhner ne fut pas un historien de génie ; il manquait de vues générales, et l'on chercherait en vain chez lui la puissance constructive d'un Mommsen ou le don d'évocation d'un Michelet. Mais il fut un étonnant polygraphe. Ses publications sont innombrables, et il en est peu qui n'aient été utiles. Il ne se contenta pas d'être un excellent latiniste et un bon helléniste. A l'Université, on voit le jeune philologue étudier à la fois une dizaine de langues sémitiques, germaniques, romanes, slaves². Dès son enfance, il avait commencé à collectionner les médailles et son amour persévérant des antiquités,

1. S. Reinach, Biogr., p. 150.

2. Deetjen, l. c.

servi par une mémoire prodigieuse, lui assura peu à peu une maîtrise incomparable sur un vaste domaine : sculptures, inscriptions, monnaies, verres, ivoires, vases peints, terres cuites, pierres gravées, il connaît tout, écrit sur tout avec compétence. Il aura sans doute été le dernier savant à dominer ainsi le champ entier de l'archéologie et de la philologie classiques. Après lui, on entre dans l'ère des spécialistes.

C'est en sa qualité d'expert que le grand antiquaire vit encore dans le souvenir de quelques-uns des amateurs et des marchands qui l'admiraient et le redoutaient à la fois. Lorsque quelque belle collection grecque ou romaine était exposée à l'hôtel Drouot, on était certain d'y rencontrer Frœhner, toujours correctement vêtu d'une redingote noire et le visage rasé de frais, le teint coloré sous une couronne de cheveux blancs, examinant de ses yeux clairs, à travers ses lunettes d'or, avec l'acuité visuelle des myopes, les pièces qui allaient être mises aux enchères. Mais si un petit nombre de survivants se rappellent encore cette figure originale, ses descriptions d'une multitude d'antiquités dureront plus longtemps que mainte œuvre de synthèse ambitieuse. On n'écrira pas l'histoire de l'archéologie à la fin du siècle dernier et au commencement du nôtre sans rendre hommage à l'activité prodigieuse de Frœhner. Son nom restera attaché à ces milliers d'objets auxquels il donna un état civil et qui courent le monde en passant d'un amateur chez un autre amateur, jusqu'au jour où ils trouvent le repos éternel dans une vitrine de musée.

Le vieil archéologue s'est aussi assuré un renom durable en léguant ses antiquités au Cabinet des Médailles. A travers les heures difficiles, il avait toujours conservé et accru patiemment cette collection,

dont l'inventaire manuscrit prouve qu'il avait étudié chaque pièce avec amour. Il n'en publiait rien lui-même et ne permettait à personne d'en rien publier, jouissant du plaisir de posséder des bibelots dont aucune reproduction n'avait défloré l'intérêt ou diminué la valeur. On raconte « qu'ayant dû subir, à un âge avancé, une grave opération, il échappa à la surveillance des infirmiers pour aller donner un coup d'œil à ses chers trésors et que, satisfait, il vint se remettre aux mains de ceux qui le soignaient¹ ». Collectionner était devenu la passion exclusive de sa vie solitaire. Toute sa flamme s'était concentrée sur cet objet. Vivant très modestement, il sacrifiait tout à ce penchant dominateur. Lorsqu'il avait fait une acquisition nouvelle, il la maniait avec une curiosité intense, cherchant parfois des heures à pénétrer le sens de quelques lettres à demi effacées. Il en perdait le sommeil et consultait fiévreusement, à la lueur d'une bougie, les volumes qu'il accumulait sur son lit. Et comme un ami s'étonnait qu'il n'eût pas sur sa table une lampe électrique pour travailler pendant ses longues insomnies : « Ne trouvez-vous pas, fit-il, que les allumettes sont déjà d'une grande commodité. Quand ma mère voulait du feu la nuit, elle allait écartier la cendre de l'âtre et soufflait sur les charbons. En moins d'un siècle, combien on est devenu exigeant pour ses aises ! »

Sauf quelques stèles portant des textes historiques d'une valeur exceptionnelle, les séries ainsi constituées pièce à pièce au cours d'une longue carrière ne comprennent guère que de menus objets, ceux qu'on peut loger dans un appartement parisien. Mais tous sont choisis avec discernement, et la plupart ont le mérite rare de porter des inscriptions, qui en décuplent le prix. Presque tout y étant inédit,

1. Dieudonné et Feuardent, loc. cit.

on y a déjà fait des découvertes étonnantes¹ et ils réservent d'autres surprises encore. Les dernières volontés de celui qui le forma ont préservé de la dispersion cet ensemble incomparable, et tant que subsistera la Bibliothèque Nationale, on y honorera la mémoire de Frœhner, comme celle d'un des bienfaiteurs les plus généreux et les plus érudits qui, à l'exemple du comte de Caylus et du duc de Luynes, aient voulu enrichir le vieux « Cabinet du Roy ».

FRANZ CUMONT.

Paris, mars 1931.

1. On en a publié jusqu'ici : Jean Babelon, Les tessères consulaires du Cabinet des Médailles, dans *Aréthuse*, 1928, p. 6-18.

Un rescrit impérial sur la violation de sépulture, dans *Revue historique*, t. CXLIII, 1930, p. 241-266.

Rostovtzeff, Inscriptions de Théangéla, dans la *Revue des Études anciennes*, janvier 1931 [sous presse].

Couvercle d'un tronc consacré à la déesse Atargatis, dans *Aréthuse*, 1930, p. 41-43.

Une communication de Frœhner lui-même sur une lampe provenant d'Anaphè : *Weinreich*, Athen. Mitteilungen, XXXVII, 1912, p. 6, n° 12.



SOUVENIRS DE FROEHNER



ARRIVÉE à Paris. — J'arrivai à Paris le 30 novembre 1859 pour y travailler dans les bibliothèques et les musées. J'avais alors vingt-cinq ans et j'étais frais émoulu de l'Université de Bonn, où j'avais été reçu docteur l'année précédente. Mon premier soin fut de collationner avec les manuscrits de la Bibliothèque Impériale les petits poèmes de l'Anthologie latine, dont je préparais une édition critique¹.

J'avais trouvé un gîte à l'hôtel du Nord, qui existe toujours, 44, rue de Bourgogne : une modeste chambre au cinquième sur la cour. Je logeai plus tard au quatrième, puis au troisième, ensuite au deuxième et enfin au premier sur la rue. Il me fallut trois ans pour opérer cette descente, qui était aussi une ascension, car dans l'intervalle ma vie avait pris un cours nouveau.

J'allais parfois passer la soirée à l'hôtel Crillon, et j'y fis la connaissance du duc de Polignac, qui était le gendre du dernier

1. Cette édition n'a jamais paru. En 1862, Frœhner publia seulement à Leipzig le recueil des fables d'Avianus, et il avait utilisé les manuscrits de Paris pour en constituer le texte. Cf. aussi *Philologus*, Supplementb., V, 1889, p. 67 et suiv.

marquis de Crillon. Le duc m'ayant demandé si j'étais décidé à rester à Paris, « Mon rêve serait d'entrer au Louvre comme attaché aux Antiques, lui répondis-je, cela ferait mon bonheur ».

Pour expliquer mon ambition il faut se souvenir que le Louvre ne faisait pas partie alors des administrations de l'État, et que, par suite, un étranger pouvait y être admis. C'était un bien de la Couronne, les dépenses en étaient à la charge de la Liste civile et il dépendait du ministre de la Maison de l'Empereur, le maréchal Vaillant. En fait, il était soumis à l'autorité du puissant comte de Nieuwerkerke, à qui la faveur de la princesse Mathilde donnait un grand crédit à la Cour. Nieuwerkerke avait alors le titre de Directeur général des Musées impériaux; il devait bientôt y joindre celui de Surintendant des Beaux-Arts.

Or, la tante du duc de Polignac, la comtesse Albéric de Choiseul, était une amie intime du comte de Nieuwerkerke, père du Directeur général. Rentrant un soir à mon hôtel, c'était au début de janvier 1861, j'y trouvai une carte de celui-ci m'invitant à venir le voir. Il recevait le vendredi à deux heures. Je courus chez lui le vendredi suivant et je lui exposai de mon mieux mon désir et mes titres. Nieuwerkerke me répondit que la chose n'était pas impossible, mais qu'il fallait obtenir l'agrément de M. de Longpérier, conservateur des Antiques, qui semblait opposé à toute nomination, et il me remit une lettre d'introduction pour lui¹.

1. Une tradition, dont nous avons encore recueilli l'écho, veut que la bienveillance de Nieuwerkerke pour Fræhner fût due à ce que Longpérier, étant d'une famille royaliste, appartenait à l'opposition. Le Directeur général aurait voulu introduire dans la place un homme à lui, qui lui devrait tout. Mais l'archéologie est

Entrée au Louvre. — Je me présentai donc chez Longpérier qui me reçut mieux que je n'osais l'espérer; je l'accompagnai même jusque chez lui, 50, rue de Londres. Je le revis, il me témoigna toujours la même bienveillance et m'invita même à dîner à la campagne avec sa famille. J'avais adressé le 17 septembre une lettre officielle de candidature à Nieuwerkerke¹, mais j'eus l'impression que Longpérier temporisait et se jouait en réalité de son Directeur général. Depuis ma première démarche, je dus attendre plus d'un an. Enfin, le 10 février 1862, Longpérier m'écrivit : « J'ai enfin vaincu tous les obstacles, venez au Louvre demain à dix heures que je vous donne un bureau où vous pourrez

bien éloignée de la politique. En fait, Longpérier, qui était un grand érudit, était un conservateur médiocre. Il finit par se brouiller complètement avec son chef, qui lui réclamait en vain des catalogues (*infra*, p. 32). Nieuwerkerke désirait probablement faire entrer au Louvre un archéologue jeune et actif, capable de faire la besogne que négligeait le conservateur en titre.

1. Cette lettre, écrite dans un français encore incorrect, est reproduite dans la notice de Reinach. Fræhner y insiste sur l'accord parfait de ses principes scientifiques avec ceux de Longpérier et demande à être nommé attaché temporaire pour faire l'inventaire des vases peints. Ce catalogue resta inachevé et n'a jamais été imprimé. — Sa nomination brouilla Fræhner avec l'helléniste Egger. « Celui-ci avait fait placer au Louvre, sous les ordres de Longpérier, un de ses protégés nommé Meignan, mais Meignan traitait son chef de « gros paresseux ». Cela arriva aux oreilles de Longpérier, qui voulait bien être paresseux, mais non se l'entendre dire. Il chercha à passer Meignan à l'égyptologue Rougé. Mais quand Fræhner entra au Louvre pour prendre son service, il trouva encore Meignan assis au bureau qui lui était destiné. « C'est, dit-il, ce sacrifiant de Longpérier qui me chasse et vous qui me remplacez. Allez, cela ne marchera pas longtemps avec lui. » Meignan ne réussit pas auprès de Rougé et quitta définitivement le Louvre. A quelques jours de là, Fræhner alla chez Egger pour lui annoncer son entrée au musée. « Oui, je sais, » dit Egger, c'est en chassant M. Meignan que j'y avais fait mettre... Mais vous « n'êtes pas Français, Monsieur; moi, à mérite égal, je choisis toujours un Français. » Sur quoi, Fræhner répartit qu'Egger était lui-même petit-fils d'un Tyrolien. Ils finirent par se serrer la main, mais n'eurent plus désormais aucune relation. » (Récit de Fræhner, noté par le colonel Espérandieu et reproduit par Reinach, *Biogr.*, p. 97.)

travailler. » J'avais cent dix-huit marches à gravir pour l'atteindre, mais comme compensation je pus bientôt en monter moins à mon hôtel du Nord. Au Louvre, j'étais chauffé par un bon poêle et éclairé par une bonne lampe à l'huile et je m'y installai avec délices.

Ma tâche principale devait être l'achèvement des inventaires et catalogues. Outre les marbres, j'avais à m'occuper des vases, des bronzes et des bijoux antiques. Cela formait un nombre respectable de salles et ma tâche fut assez absorbante.

Premiers rapports avec l'Empereur. — Le 16 janvier 1863, je fus appelé chez Nieuwerkerke qui me dit : « Hier, j'ai eu l'occasion de vous recommander à l'Empereur qui cherche un jeune Allemand pour lui faire des lectures. Il compose, vous le savez, une vie de César, et les principaux ouvrages où il doit se documenter sont écrits en allemand. Allez trouver tout de suite Sa Majesté en demandant Félix, son valet de chambre. »

Je vole aux Tuileries, je suis introduit dans la salle des aides de camp et je fais chercher Félix : « Oui, je sais, me dit-il, l'Empereur vous recevra aujourd'hui même à dix heures, attendez un instant. » On me fait passer dans la salle des ministres. Bientôt une porte s'ouvre et j'entends une voix de corbeau appeler : « Monsieur Frœhner. » C'était Lui. Laissant la porte ouverte, il m'introduit dans son cabinet de travail. Les appartements de l'Empereur donnaient sur le jardin des Tuileries, entre le pavillon de l'Horloge et le pavillon de Flore, et son cabinet était contigu à celui-ci.

Cette première entrevue se passa debout. L'Empereur me dit : « J'ai besoin d'un lecteur et j'apprends par M. de Nieuwerkerke

que vous pourrez me tirer d'embarras. » Je m'inclinai. Il ajouta : « Nous ne pourrons commencer que dans quinze jours, le 31 janvier, mais d'ici là je vais vous donner du travail. J'ai demandé à quelqu'un de me faire un recueil des lois de César et je vous prie de l'examiner. »

Ce quelqu'un était D....., qui avait été précepteur chez Edmond de Rothschild et qui déclamait à merveille par cœur des vers de Corneille et de Racine. Mais, comme philologue, c'était un triste savant, bien qu'il dût plus tard devenir un membre influent de l'Institut. Son recueil formait un énorme paquet. « Votre Majesté croit-elle — hasardai-je en le soupesant — que César ait eu le temps de promulguer tant de lois? » — « Non », fut la réponse.

Je pris le paquet et dus héler un fiacre pour le transporter. Les lois romaines prennent les noms des magistrats qui les ont fait voter. Ainsi sont « Juliennes » toutes celles qui ont été proposées par des membres de la *gens Julia*. La plus ancienne remonte à l'année 430 avant notre ère. Toute la législation d'Auguste et même de ses premiers successeurs est julienne. D..... avait formé de ces diverses lois un grand pot-pourri. Beaucoup n'avaient pour l'histoire de César aucun intérêt.

Le 30, je reçus un mot de Franceschini Piétri, un jeune Corse attaché au secrétariat particulier. « L'Empereur vous attend demain à neuf heures et il espère que les lois Juliennes vous ont amusé. »

Je passe donc ma redingote, comme me l'avait conseillé Nieuwerkerke, arbitre des élégances; j'emporte la liasse des lois Juliennes et je me rends aux Tuileries, où je vais tout droit dans la salle des aides de camp m'asseoir sur un canapé pour y at-

Julien

tendre la voix de corbeau. On pouvait, si le temps paraissait long, y prendre un livre dans une vitrine et se distraire en lisant. Mais l'exactitude est la politesse des rois; à neuf heures précises, la porte s'ouvrit et l'Empereur parut. Il portait l'habit noir, sans décoration, avec le pantalon, la culotte étant réservée aux jours de cérémonie. Certains prétendaient que le « tyran », dont la vie était sans cesse menacée, se protégeait par une cuirasse dissimulée sous ses vêtements¹. Mais je n'en vis jamais aucune trace; j'aperçus seulement ce soir-là, sous le plastron entre-bâillé de la chemise, un gilet de soie rose.

J'entrai donc avec mon paquet et interrogé aussitôt : « Sire, c'est très lourd, dis-je, mais, à mon avis, il n'y a qu'à jeter le tout au panier »; ce qui fut fait illico. Ce chef-d'œuvre avait coûté quatre mille francs à la cassette impériale.

Après l'exécution de D....., mon auditeur s'assit à son bureau, je pris place à sa droite et je commençai la lecture d'un ouvrage allemand qu'il me tendit. Elle dura de neuf à une heure d'une traite, sans une goutte d'eau pour me rafraîchir le gosier. Cette épreuve terminée, l'Empereur me dit : « Avant que vous partiez, faisons nos comptes. Vous viendrez ainsi chaque soir et je vous donnerai cinq cents francs par mois. »

Il tira un portefeuille en cuir de Russie, dont l'odeur pénétrante parfumait les billets, et il m'en remit un, que j'empochai sans le déplier; puis il ajouta : « Donc, à demain neuf heures. »

1. Mérimée, dans une de ses lettres à Mme de Montijo (10 janvier 1857, t. II, p. 66), la presse de persuader à son gendre de se revêtir d'une cotte de mailles sous ses habits. « On en fait de souples comme un gant, dont les mailles sont fines comme celles des bourses et, lorsqu'elles sont de bon acier, la meilleure navaja ne vous ferait pas plus de mal qu'un fleuret boutonné. Le grand-duc Hippolyte de Florence portait toujours sur lui une cotte de mailles... » Il ne semble pas que Napoléon ait cédé à cette suggestion et imité les princes de la Renaissance.

En sortant, je faillis trébucher sur un matelas placé en travers de la porte, avec un larkin couché dessus. Je dus en enjamber ainsi un à chaque porte jusqu'à la Colonnade.

Après m'être tiré de cette gymnastique, je sortis heureux comme un roi par le jardin des Tuileries et je pris la rue de Rivoli jusqu'à la Concorde, mais en passant sous les arcades de la place je m'arrêtai sous un bec de gaz pour contempler mon billet. Stupéfaction! c'était mille francs.

Arrivé à l'hôtel du Nord, je trouvai une lettre du grand-duc de Bade me réclamant deux cents florins, qu'il m'avait prêtés pour me faciliter mes études à l'Université de Bonn¹. Je devais les rembourser dans les deux ans et près du double s'était écoulé. Mais les deux cents florins faisaient vingt louis d'or sonnants et trébuchants et je n'eus pas le courage d'entamer aussi cruellement mon beau billet parfumé. Je me persuadai aisément que le grand-duc pouvait sans inconvénient attendre encore un peu et ne lui envoyai que de bonnes paroles. Ma dette fut éteinte seulement quatre ou cinq ans plus tard.

Le lendemain soir à neuf heures, croyant à une méprise, je me promettais de parler du billet à l'Empereur, mais celui-ci me pressa de m'installer et je n'osai le retarder. Ce fut seulement au départ que je soulageai ma conscience. « Sire, je me

1. Fröhner était né à Carlsruhe le 17 août 1834, dans la Herrenstrasse. Il prétendait se rappeler parfaitement la forme du berceau où il couchait quand il avait dix-huit mois. Il est vraisemblable que cet enfant prodige l'avait revu depuis. Mais il avait gardé des souvenirs précis de Baden-Baden, où il avait fait un séjour à six ans, et revoyait la maison où il avait logé et la fenêtre où il avait fait ses premières lectures. La grande-duchesse Stéphanie, tante de Napoléon (p. VIII, note 1), l'avait protégé à ses débuts. Peut-être sa recommandation lui ouvrit-elle les salons de l'hôtel Crillon, mais elle était morte peu après l'arrivée de Fröhner à Paris; cf. Reinach, p. 141, note 1.

permets de faire observer à Votre Majesté qu'Elle m'avait promis cinq cents francs par mois. » — « Eh bien ? » interrompit Napoléon en changeant de visage, comme s'il me soupçonnait de vouloir lui tirer une carotte. — « Mais, en dépliant le billet, j'ai constaté que l'Empereur s'est trompé et m'a donné mille francs. » Alors, il rougit, mais se ressaisissant aussitôt : « On voit bien que vous êtes un savant, vous ne savez pas compter, hier nous étions le 31 janvier, aujourd'hui nous sommes le 1^{er} février, je vous ai remis deux mois ». — « Mais, Sire, je n'avais pas droit à une pareille somme pour une seule séance. » — « Si, vous êtes venu jusqu'ici. Mois commencé, mois payé. C'est la règle administrative. »

Nomination au Louvre. — J'eus bientôt l'occasion de recevoir du souverain une grande marque de sa bienveillance. Le 14 mars 1863, Nieuwerkerke fit destituer, pour des crimes qui n'en étaient pas, le comte Horace de Viel-Castel, conservateur au Louvre. On avait attaqué vivement dans la presse l'administration des Beaux-Arts et ces critiques étaient inspirées par Viel-Castel¹; il fut révoqué par le Surintendant, d'accord avec la princesse Mathilde, bien que son érudition sur Marie-Antoinette² lui eût valu l'estime de l'Impératrice. Celle-ci avait voué à la mémoire de la

1. Dans ses *Mémoires* (t. VI, p. 197; cf. p. 185), Viel-Castel précise que sa disgrâce fut due à un article publié dans *La France*, où il avait critiqué le règlement édicté par Nieuwerkerke pour l'exposition des œuvres des artistes. Mais ce fut sans doute la goutte d'eau qui fit déborder la coupe d'amertume. Viel-Castel, dans sa conversation et dans ses articles, ne devait pas ménager le Surintendant plus que dans ses *Mémoires*, où il l'attaque avec acrimonie.

2. Viel-Castel est l'auteur d'un ouvrage sur *Marie-Antoinette et la Révolution française*, Paris, 1858.

reine martyre un véritable culte et fit même réunir à Trianon les objets qui lui avaient appartenu¹.

La grande nouvelle éclata au Louvre comme un coup de tonnerre. Je l'appris à six heures et l'on m'assura, en même temps, que mon chef immédiat, Barbet de Jouy, conservateur-adjoint aux Antiques, allait remplacer Viel-Castel. Il fut, en effet, nommé conservateur de la galerie d'Apollon et du Musée des Souverains². Cette nomination me scandalisa, Barbet n'ayant aucune connaissance spéciale des antiquités placées désormais sous sa garde³.

La succession de Barbet de Jouy s'étant ainsi ouverte, tous les attachés furent candidats; il y avait une dizaine de concurrents. Je m'étais toujours occupé des antiquités grecques et romaines; j'étais certainement le seul compétent parmi tous les postulants. Mais on m'objectait que je n'avais pas assez d'ancienneté, n'étant entré au Louvre que depuis un an, et que je n'étais pas encore naturalisé⁴. Ceci ne faisait pas d'obstacle puisque, je l'ai déjà dit, le personnel des Musées n'était pas formé de fonctionnaires publics, mais appartenait à la maison de l'Empereur, libre de choisir qui lui plaisait. Toutefois, le coup porta.

1. Cf. A. de Lescure, *Le Palais de Trianon avec le catalogue des objets exposés sous les auspices de S. M. l'Impératrice*, Paris, 1867; et M^{me} Carette, *Souvenirs*, p. 64.

2. « Par décret impérial du 14 mars, M. Barbet de Jouy, conservateur-adjoint du Musée des antiquités et de la sculpture moderne, est nommé conservateur du Musée des Souverains, en remplacement de M. le comte Horace de Viel-Castel » (*Moniteur* du 21 mars 1863, aux *Actes officiels*).

3. Viel-Castel note (t. VI, p. 263), avec des accents de triomphe, que son successeur vient d'exposer un plat de Bernard Palissy que tous les connaisseurs jugent faux.

4. Fröhner ne fut naturalisé que le 23 juin 1866, par décret impérial, c'est-à-dire pour services exceptionnels; cf. Reinach, *Biogr.*, p. 145.

Le protégé de Barbet de Jouy était Clément de Ris, dont le titre principal était d'appartenir à une vieille famille bonapartiste. Son grand-père, sénateur sous Napoléon I^{er}, était fameux, pour avoir été, en 1800, enlevé dans sa propriété par un parti de chouans, pris comme otage et enfermé dans une caverne, où les soldats du Premier Consul ne vinrent le délivrer qu'après une dizaine de jours. Son fils, qui avait combattu dans les armées de l'Empire, eut à son tour, mais cette fois hors mariage, un fils, qu'il adopta et qui était notre attaché au Louvre.

On persuada donc à Barbet de Jouy qu'il se ferait bien voir en proposant lui-même pour son successeur un bonapartiste aussi indiscutable. Il se rendit avec le jeune homme chez Nieuwerkerke et l'affaire fut arrangée entre eux. Bien entendu, il avait négligé de me prévenir de sa démarche, mais comment la tenir cachée dans une maison où tout se savait? Je l'appris bientôt par une indiscretion et me rendis à mon tour chez le Directeur général pour plaider ma cause. « Je ne demanderais pas mieux que de vous appuyer, me dit Nieuwerkerke, mais j'ai donné ma parole; j'ai les mains liées. Toutefois, la décision appartient à notre maître à tous. Quand le verrez-vous? » — « Ce soir même. » — « Allez donc auparavant trouver le ministre et informez-le de votre intention de demander la place à l'Empereur. »

Je me rendis donc chez le maréchal Vaillant, qui promit de me soutenir au Palais. Après la lecture habituelle, à une heure du matin, j'hésitais encore à parler. Mais comme l'Empereur me considérait en tortillant sa moustache, surpris de mon silence, je pris mon courage à deux mains pour ne pas laisser échapper cette occasion unique. « Sire, je voudrais ajouter encore un mot à

propos d'une affaire capitale pour moi. Il y a de grands changements au Louvre. M. de Viel-Castel nous a quittés. » — « Oui, je le sais, je viens de signer sa révocation. » — « M. Barbet de Jouy lui succède et sa place devient libre. Elle est déjà convoitée, mais je crois avoir mérité de l'obtenir. » — « Oui, c'est quelque chose pour vous, fit textuellement l'Empereur; nous avons demain un conseil des ministres, j'en parlerai à Vaillant. »

Je remportai ainsi au moins une demi-victoire; le 23 mars, je fus chargé *par intérim* des fonctions de conservateur-adjoint¹. Le *par intérim* ne devait disparaître que trois ans plus tard. Barbet de Jouy ne me pardonna pas sa déconvenue. Il ne m'invita plus à déjeuner, ni à dîner, comme il le faisait précédemment, et, bien que nous nous vissions chaque jour au Louvre, il me battit froid. Naturellement, mes relations avec l'Empereur devinrent au Musée l'objet de toutes les conversations et l'on propagea à ce propos les cancans les plus saugrenus.

Mon ambition semblait satisfaite. Je croyais pouvoir consacrer le reste de mes jours à un métier qui m'était cher, mais quand mon haut protecteur tomba, sa chute fut la mienne et je fus balayé avec lui.

. . .

Je continuai à me rendre tous les soirs aux Tuileries sans un jour d'interruption, même le dimanche, jusqu'au départ de la Cour pour Fontainebleau. L'Empereur n'allait jamais au théâtre

1. La date du 23 mars 1863 est donnée par Reinach (p. 145) d'après le dossier de Fröhner. Celui-ci figure à l'*Almanach impérial* de cette année comme « chargé par intérim des fonctions de conservateur-adjoint » au « Musée des antiquités et de la sculpture moderne ».

et même les dîners officiels ne mettaient pas obstacle à la séance de lecture. Pour m'écouter plus à l'aise, mon auditeur s'enfouissait dans un grand fauteuil de damas rouge et se chauffait au feu de bois en fumant des cigarettes. Je m'égosillais consciencieusement, toujours sans l'ombre de rafraîchissement. Je lus ainsi beaucoup d'historiens allemands, en particulier Drumann et Mommsen, que son apologie de César, qui avait fait grand bruit, devait rendre sympathique au nouveau biographe du dictateur romain¹. Il arrivait souvent que cet exercice se prolongeât jusqu'après minuit. Parfois alors, l'Impératrice entr'ouvrait une porte et j'entendais sa voix, qui était d'une douceur exquise : « Louis, il est temps de te coucher, le médecin l'a encore dit ce matin. » Après une de ces interruptions, l'Empereur répondit : « Entre ici. » C'est ainsi que je fus présenté à l'Impératrice.

L'Histoire de Jules César. — Je collaborais de mon mieux à la préparation du grand ouvrage, dont son auteur se préoccupait fort. Il en avait conçu l'idée en lisant le *Précis des guerres de César* que Napoléon avait dicté à Sainte-Hélène². Il avait éprouvé le désir de compléter cette improvisation. Il faut toujours chercher le grand Empereur comme moteur caché derrière les initiatives de son neveu. Mérimée, consulté sur ce projet, répondit

1. Quand Mommsen vint à Paris, il fut reçu par Napoléon, dîna aux Tuileries et obtint des facilités particulières pour travailler dans les manuscrits de la Bibliothèque impériale. Il ne participa pas à la préparation de la *Vie de César*, mais accepta de collaborer à l'édition des œuvres complètes de Borghesi, entreprise en 1860 sur l'ordre de l'Empereur, et il en annota, en effet, les épreuves jusqu'en 1869. — Sur ces relations de l'historien avec le souverain, cf. les lettres et articles cités par Zangemeister, *Mommsen als Schriftsteller*, p. 45 et nos 651, 1174, 1328.

2. Le *Précis des guerres de César écrit par M. Marchand, à l'île Sainte-Hélène, sous la dictée de l'Empereur*, parut à Paris en 1836.

qu'il fallait tout d'abord tracer un cavenas. Il fut prié de composer cette ébauche et remit un manuscrit assez considérable. L'impérial historien utilisa cette esquisse¹.

Tout le premier volume avait déjà été imprimé pour lui seul quand je fus appelé aux Tuileries. Il fallut le retravailler sur épreuves d'un bout à l'autre. C'est un luxe qu'un souverain pouvait se permettre. Balzac fit le désespoir de ses éditeurs en remaniant sans cesse leurs placards, et le comte de Clarac, en usant de ce procédé dispendieux pour sa description de la sculpture du Louvre², arriva à ce que chaque feuille lui coûtât douze cents francs de corrections, outre les frais de composition.

Malheureusement Napoléon III savait peu de latin : tout juste ce qu'un écolier pouvait alors en apprendre. Je trouvai dans les épreuves des erreurs ridicules qui eussent fait la joie des pamphlétaires. Ainsi, un jour, je relevai une citation de l'ouvrage des *Grammatici latini*. « Sire, dis-je, voilà un livre qui n'existe pas. Le titre est *Gromatici latini* et il ne s'agit pas de grammairiens, mais d'arpenteurs. » Ailleurs, je découvris des références aux XII^e et XIII^e livres de Tite-Live. « Sire, fis-je observer, nous ne les avons pas conservés. » — « Comment, objecta l'Empereur, allumez une bougie, allez dans ma bibliothèque, vous y trouverez des volumes reliés en peau de truie. C'est un Tite-Live qui contient ces livres. » — « Sire, vers 1650, un latiniste d'Ulm,

1. Dès le 14 novembre 1860, Mérimée écrit à M^{me} de Montijo (t. II, p. 73) : « J'emporte à Cannes de l'ouvrage pour Sa Majesté, qui pense toujours à son histoire. Il m'a lu une introduction très remarquable par le style et les idées », et le 27 novembre (t. II, p. 77) : « Je m'occupe ici beaucoup de Jules César et de ses contemporains pour moins penser aux nôtres. »

2. Il ne s'agit probablement pas du grand « Musée de sculpture », mais de la *Description du Musée royal des Antiques du Louvre*, parue à Paris en 1830 (1 vol. in-12 de 250 pages).

*non, c'est bien
celui*

nommé Freinsheim, appelé en Suède par la reine Christine, a récrit à sa façon, d'après les auteurs grecs, les livres perdus du grand annaliste romain. Ce n'est donc pas celui-ci, mais Freinsheim, qui parle. » Je pris une bougie et revins avec le volume, je montrai sur le dos le nom *Freinshemius*. Je dus expliquer que sur les cent cinquante livres de Tite-Live, ouvrage immense que les copistes transcrivaient par décades, les manuscrits du moyen âge ne nous avaient transmis que trois décades et demie, la première, la troisième, la quatrième et la première moitié de la cinquième. « Ainsi, Sire, si je trouve cité dans vos notes un passage du XI^e livre, je sais qu'il n'est pas authentique. »

Toutefois, il s'en faut de beaucoup que l'auteur de la vie de César ait été un simple compilateur. Il réfléchissait aux lectures que je lui faisais et les interrompait pour poser des questions parfois embarrassantes. Un soir, je m'en souviens, il s'étonnait du nombre de jurés que Rome devait fournir pour une dizaine de cours de justice, les *quaestiones perpetuae*. « Comment expliquez-vous cela? », fit-il. Comme j'hésitais, il prit un bout de papier, écrivit rapidement une note et me la tendant. « Gardez ceci, songez-y, vous me rapporterez la réponse. » Souvent, j'emportais ainsi des fiches avec de petits problèmes à résoudre.

Parmi ses autres collaborateurs, celui qu'il mettait le plus souvent à contribution était Alfred Maury, membre de l'Académie des Inscriptions, qu'il avait nommé bibliothécaire des Tuileries. Il le voyait régulièrement le dimanche. Maury était fort érudit, grand connaisseur des religions antiques, mais il avait le défaut d'être prolix. Un jour, à Saint-Cloud, l'Empereur me montra une note de lui sur un point qu'il lui avait soumis : « Voici ce que m'envoie Maury, huit pages, je n'ai pas le courage de les

lire. » — « Alors, Sire, jetez-les au feu », répartis-je, ne désirant pas les lire non plus.

L'Empereur parut satisfait de mes services. Il était prodigue de ses poignées de main, suivant une habitude rapportée d'Angleterre¹; mais il lui arriva de me tendre l'index seul, ce qui passait pour une marque insigne de sa faveur.

A Fontainebleau. — Au mois de juin, l'Empereur se transporta à Fontainebleau. Il continuait à y travailler assidûment à son grand ouvrage dont il corrigeait les épreuves. Presque chaque jour, et même plusieurs fois par jour, je recevais des télégrammes d'État me posant des questions sur les institutions et la vie publique de Rome. Souvent aussi je fus appelé à Fontainebleau. Une voiture de la Cour avec son cocher doré et son valet de pied — comme pour l'Empereur — me prenait à la gare. J'avais rencontré plusieurs fois dans la salle d'attente un personnage taciturne qui faisait route avec moi jusqu'au château. Nous partageons le même coupé sans échanger un mot. Mais un jour, comme les invités se promenaient dans le parc, après le déjeuner, j'entendis la voix éclatante de l'Impératrice qui appelait : « Monsieur Frémy. » C'est ainsi que j'appris le nom de l'inconnu, financier opulent, directeur du Crédit foncier. Quand il s'était agi de trouver dix-sept millions pour payer les dettes de la duchesse d'Albe², Frémy, assurait-on, les avait procurés.

1. La « manie » qu'avait l'Empereur de distribuer des poignées de main de sa voiture inquiétait Pietri, le Préfet de police, mais celui-ci se vantait de le faire si bien entourer qu'il ne serrait jamais les mains que des agents chargés de sa sûreté; cf. Lavis, *Hist. de la France contemporaine*, t. VI, p. 246.

2. Cette sœur aînée de l'Impératrice était morte en septembre 1860, à l'âge de trente-cinq ans.

Il m'arriva d'être retenu à déjeuner. On se mettait à table à midi précis, mais le service étant en congé, le déjeuner était acheté à Fontainebleau par un Maréchal des Logis¹ et la table était simple et médiocre. Notre hôte, qui était très frugal, ne s'en apercevait pas. Parfois, nous n'étions que trois convives, qui observions un silence presque complet. Après le dessert, pendant que les autres prenaient le café à table, Félix, le valet de chambre qui servait notre amphitryon, lui versait un verre de chambertin où il trempait un biscuit. C'était l'unique excès d'un repas d'anachorète.

Mon avenir paraissant désormais assuré, je m'étais installé au début du printemps de 1863, 11 rue Casimir-Périer, dans l'appartement que j'occupe depuis soixante ans et où je finirai bientôt mes jours.

A Saint-Cloud. — Après un séjour d'environ un mois à Fontainebleau, la Cour se transporta à Saint-Cloud. J'avais loué une voiture de remise qui chaque jour, à trois heures, venait me prendre rue Casimir-Périer et me conduisait au château. Souvent, je rentrais à pied vers minuit ou une heure du matin, par n'importe quel temps. Jamais je n'ai été attaqué par des rôdeurs. Aujourd'hui il n'y a plus d'Empereur, mais on est dévalisé au bois de Boulogne.

Vers cinq heures, l'Empereur revenait de sa promenade ou bien de Paris, où le drapeau était hissé sur le pavillon de l'Horloge dès qu'il rentrait aux Tuileries. Je croisai deux ou trois fois sa voiture sur le pont de Sèvres, tandis qu'il quittait Saint-

1. Il y avait à la Cour, sous les ordres du « Premier Maréchal des Logis, Surintendant des palais impériaux » — le général Lepic — deux ou trois autres Maréchaux des Logis, dont l'un était Oppermann (cf. *infra*, p. 22, note 1).

Cloud. Il s'arrêta un jour pour me dire : « Je ne peux pas travailler avant le dîner aujourd'hui, j'ai promis d'aller aux courses de Longchamp, mais restez dîner avec nous; nous travaillerons après. » Après le dîner, on joua d'abord au bouchon sur le billard. L'Empereur mettait sa pièce de vingt francs sur le bouchon. Le marquis de Conegliano (Moncey), un des chambellans, se montra fort adroit et raffa souvent les louis d'or de son auguste maître.

Un autre jour, notre séance s'étant prolongée jusqu'à sept heures, l'Empereur me dit encore : « Vous allez dîner avec nous. » — « Impossible, malheureusement, répondis-je, je n'ai pas de quoi m'habiller. » — « Eh bien, je ne m'habillerai pas non plus », dit-il avec simplicité.

Pour nous reposer de nos travaux, nous faisions fréquemment une partie de billard. J'étais d'une force médiocre, surtout quand l'Empereur m'énervait, en se mettant derrière moi. Si je réussissais un coup, il me disait avec condescendance : « Pas mal pour un savant¹. »

A Compiègne. — En novembre, la Cour s'intalla à Compiègne. Je continuai à me rendre dans cette nouvelle résidence presque chaque jour pour y travailler à la fin de l'après-midi. La première fois que j'y fus appelé, je vis rangées à la gare plusieurs voitures que je trouvai toutes prises. De la dernière, sortit une voix de femme : « Mais entrez donc, on part. » Je crus que cet appel venait de la baronne Morio de l'Isle, femme d'un des Pré-

1. Oppert, qui surprit un jour, à Saint-Cloud, Fræhner jouant au billard avec Napoléon, s'étonna de la familiarité qui régnait entre eux (cf. Reinach, *Biogr.*, p. 145). L'Empereur aurait menacé, en riant, son lecteur de sa queue de billard.

fets du Palais. « Mais il n'y a plus de place », objectai-je. — « Comment, plus de place, nous ne sommes que trois. » Je grimpai donc, sans distinguer dans la nuit les traits des trois dames sous leur voilette. Nous allâmes ainsi jusqu'au château. Sur le peron, une centaine de laquais formaient une double haie. C'était l'Impératrice et je n'avais pas reconnu sa voix! Avant le dîner, lorsqu'elle passa dans la galerie, je voulus m'excuser de mon intrusion. Mais elle me dit en souriant : « Comment, vous êtes venu chez nous sans savoir chez qui vous alliez? Vous avez donc l'habitude, M. Frœhner, d'entrer ainsi chez des dames que vous ne connaissez pas? »

Elle voulut aussi m'obliger plusieurs fois à l'accompagner à la chasse. La première fois, je ne songeai qu'au moyen de décliner cet honneur périlleux. Me tournant vers l'Empereur, je lui jetai un regard interrogateur. Comment faire? Mais lui : « Allez, allez avec elle. » On partait dans des breaks à rideau de cuir; trois ou quatre planches jetées en travers et mal rembourrées faisaient l'office de banquettes. L'Impératrice était au milieu, entourée de quelques invités de marque. Je cherchais encore à m'esquiver, mais elle m'interpella : « Comment, M. Frœhner, encore à terre? Montez vite. » — « Mais tout est occupé. » — « Quoi, tout est occupé? Écartez-vous un peu, dit-elle à un jeune homme blond et pâle : c'était le prince Citron¹! » On trotta ainsi jusque dans la forêt; je me sentais mal à l'aise entre deux voisins silencieux. Heureusement, la pluie se mit bientôt à tomber. La baronne Morio de l'Isle ourdit une conspiration avec deux Dames du palais, la comtesse de Montebello et M^{me} de

1. Surnom bien connu du prince d'Orange, fils de la reine Sophie de Hollande, qui était cousine germaine de la princesse Mathilde et amie de l'Impératrice. L'abus des plaisirs faciles devait abrégier les jours du jeune prince.

Saulcy, pour rentrer au château et je trempai dans ce petit complot. Notre break revint ainsi rapidement, laissant l'Impératrice à la chasse.

A Paris, j'avais rarement l'occasion d'approcher la souveraine. Je n'assistai jamais à ses réceptions qui coïncidaient avec mes lectures. Mais à Compiègne, il me fut donné de causer longuement avec elle. Quelquefois, elle me demandait de jouer avec elle au billard chinois. Elle avait le don de la conversation et pouvait la soutenir, même avec un inconnu, presque indéfiniment; sa présence d'esprit lui suggérait toujours d'heureuses réparties, tandis que la princesse Clotilde était tout l'opposé : avec elle, le dialogue tombait à plat au bout de quelques phrases. L'Impératrice avait aussi une mémoire impeccable des physiologies et le don de reconnaître après fort longtemps, même un visage insignifiant qu'elle avait entrevu une seule fois.

Le séjour de Compiègne durait un mois environ et quatre séries étaient invitées chacune pour une semaine. On y réunissait une quarantaine d'hommes plus ou moins éminents. J'eus l'honneur de voir mon nom inscrit dans une des séries. A l'arrivée, un domestique attaché à votre personne vous conduisait dans un appartement, fort agréable, où l'on était comme chez soi. Mais je me souviens d'une nuit atroce où je ne pus fermer l'œil, mon valet de chambre ayant pris le bout du drap sous le pied du lit, ce qui m'empêchait de me couvrir et faillit me donner une fluxion de poitrine.

Le soir, tout le monde se réunissait à une table formidable de cent vingt couverts, avec un laquais derrière chaque convive¹. Une musique militaire se faisait entendre pendant tout le dîner.

1. Le cérémonial des réceptions à Compiègne est décrit en grand détail par M^{me} Tascher de la Pagerie, *Mon séjour aux Tuileries* (chap. VIII, p. 151 et suiv.).

Les dames étaient choisies pour leur beauté. Je vois encore une Roumaine, la princesse Ghika, à qui, disait-on, l'Impératrice faisait une rente de 30,000 francs. Mais S. M. les éclipsait toutes par son éclat. Quand elle remuait la tête, son front charmant constellé de diamants, des bijoux étincelants aux oreilles, c'était un éblouissement dans toute la salle.

Pour les hommes, le costume de cour était de rigueur : habit noir, gilet de casimir blanc, culotte et bas de soie, souliers à boucles d'argent, mais pas d'épée. Un jour, je vis un convive venir à table en pantalon. Un auditeur au Conseil d'État, outré de cette infraction au protocole, me demanda : « Quel est ce monsieur ? » Ce monsieur était le président du Sénat, Troplong, qui avait oublié sa culotte. Mais l'Empereur, compatissant à son malheur, l'avait retenu et avait, Lui aussi, enfilé un pantalon pour lui tenir compagnie.

Dès que j'entendais la musique militaire, j'allais me placer au bout de la table avec le personnel de la Cour. Loin des vieux dignitaires gourmés, la conversation y bourdonnait comme le vol d'une ruche. J'avais pour voisins le général Rollin, adjudant du Palais, M^{lle} Bouvet, lectrice de l'Impératrice, et le précepteur du Prince, Francis Monnier.

Celui-ci était un normalien qu'avait recommandé Egger. Fort érudit, il manquait d'éducation, défaut déplorable pour un homme qui devait la donner¹. Il avait notamment la mauvaise habitude de retenir ses auditeurs par le bouton de leur habit pour leur infliger ses discours. Il habitait une chambre voisine de

1. Même jugement dans les *Souvenirs* de M^{me} Carrette (p. 215), qui attribue le choix de Monnier à la recommandation de M^{me} Cornu. Cette recommandation n'exclut pas celle d'Egger.

celle du Prince et, sur la commode, on avait mis un verre d'eau et un sucrier. Un jour, l'Impératrice remarqua que les dents de l'enfant noircissaient. C'était une mère vigilante, très attentive à la santé de son fils. « Lui donnez-vous du sucre? » demandait-elle à Monnier d'un ton irrité. — « Pas un morceau, voyez, le sucrier est hors de sa portée. » Mais le précepteur ignorait que son élève ouvrait un tiroir et s'en faisait un escabeau pour chiper du sucre. Quand il rentra de la promenade, le sucrier avait disparu. Il ne pardonna jamais à l'Impératrice de l'avoir traité de la sorte.

Quand on se rendit compte qu'il ne convenait pas, on chercha à se débarrasser de lui; mais ce ne fut pas chose aisée. Lorsqu'il se sentit menacé, Monnier fit paraître un petit livre sur Alcuin¹. En faisant l'éloge du précepteur de Charlemagne, il prétendait montrer quel trésor on perdrait, si l'on renonçait à ses services. Enfin, on lui trouva une place, grâce au doyen de la Sorbonne et à Egger, qui l'avait introduit aux Tuileries. Il eut pour successeur, en 1867, Augustin Filon, qui avait plus de mérite et qui suivit plus tard le Prince en exil. C'est lui qui, au moment de la fuite, télégraphia à l'Empereur : « *Filons* sur Bruxelles. » On donna, en outre, au Prince, comme professeur allemand, un Juif recommandé par la Sorbonne, Heumann, auteur d'une médiocre grammaire.

M^{lle} Bouvet, qui dinait dans notre coin, était la petite-fille de l'amiral de ce nom et elle était alors attachée à l'Impératrice comme seconde lectrice. Elle était merveilleusement belle et la ligne de son visage était impeccable, mais elle avait un caractère

1. Francis Monnier, *Alcuin et Charlemagne*, 2^e éd., 1864, in-16, 380 pages.

peu sympathique et s'était rendue odieuse à tout le personnel de la Maison. Ses propos manquaient souvent d'aménité. Je me souviens qu'une fois, comme nous nous trouvions tous deux avec Leurs Majestés, elle me dit grossièrement : « Maintenant, laissez-moi tranquille, que je suive la conversation », ce qui lui valut une remontrance. Pendant la cure que fit l'Impératrice à Schwalbach dans le Nassau (septembre 1864), un jour de pluie elle ne voulut pas aller à la musique et pour tuer le temps elle proposa : « Que chacun raconte une anecdote sur sa vie. » Elle donna le bon exemple en évoquant un souvenir d'Espagne. Oppermann¹ se rappela une histoire d'Alsace, M^{me} de Cossé-Brissac² fit à son tour un récit. Enfin M^{lle} Bouvet narra un drame de l'existence de son grand-père l'amiral. Une nuit qu'une horrible tempête avait assailli la flotte, il donna l'ordre de couper les amarres qui liaient l'une à l'autre deux frégates. Pour y parvenir, on appela un charpentier avec une hache, mais au moment où il la relevait, elle glissa dans ses mains et lui fendit la tête. L'amiral criait qu'on allât à son secours, mais le blessé tomba à la mer, le crâne entr'ouvert. Ce fut affreux. Son grand-père, disait M^{lle} Bouvet, en avait eu le cauchemar plusieurs nuits.

1. Oppermann, ancien officier de cavalerie et Maréchal des Logis de l'Empereur de 1859 à 1870, était né à Strasbourg en 1808. Grand amateur d'antiquités, il se lia intimement avec Fræhner (p. 36). Quatre ans avant sa mort, en 1873, il transféra, moyennant une rente viagère, sa collection au Cabinet des Médailles, où celle de son jeune ami devait venir la rejoindre un demi-siècle plus tard. Cf. Babelon et Blanchet, *Catalogue des bronzes du Cabinet des Médailles*, 1895, p. xli.

2. La comtesse de Cossé-Brissac était la femme d'un chambellan de l'Impératrice. Elle accompagna celle-ci à Schwalbach. Des détails sur ce séjour dans le Nassau sont donnés par Ad. Ebeling, *Napoléon III und sein Hof*, t. III, 1894, pp. 99 à 116, qui a eu communication du journal de M^{lle} Bouvet. Ce journal paraît être encore inédit.

Seulement, Oppermann me confia que plus tard il avait par hasard retrouvé cette histoire dans un roman d'Alexandre Dumas, où elle était attribuée à un amiral italien.

Très intrigante, M^{lle} Bouvet était à l'affût d'informations et d'anecdotes. Elle alla un jour interroger Stoffel, qui lui remit trois ou quatre feuillets écrits de sa main, et elle me les communiqua mystérieusement. C'étaient des racontars sans valeur. Mon ami Stoffel était un peu gascon et il donnait à entendre qu'il était à tu et à toi avec Bismarck¹.

La lectrice cherchait à se marier; elle réussit quatre ans plus tard à épouser un M. Carette, à qui une fabrique de drap dans l'Aisne, près de Soissons, rapportait 40,000 livres par an². Cette opulence nouvelle permit à M^{me} Carette d'être nommée Dame du palais, le jour même de ses noces. Ces Dames étaient au nombre de douze, elles faisaient leur service deux par deux, une semaine sur six, et touchaient 12,000 francs d'appointements.

Après la guerre de 1870, Carette fut ruiné. Sa femme s'adressa à l'Impératrice pour obtenir une pension, mais, ayant essuyé un refus, elle écrivit ses *Souvenirs de la Cour des Tuileries* pour se venger ou se créer des ressources. Après la publication de ce livre,

1. Le colonel Eugène Stoffel, que devait rendre célèbre la perspicacité des rapports prophétiques qu'il envoya avant la guerre de 1870, comme attaché militaire à Berlin, fut, de 1862 à 1866, officier d'ordonnance de l'Empereur. Il fut chargé par celui-ci de diriger les fouilles du mont Auxois (1861 à 1865), qui mirent au jour le double rempart de circonvallation élevé par César autour de l'oppidum d'Alésia pour y tenir Vercingétorix assiégé. Sa collaboration technique à la *Vie de César* rapprocha Stoffel de Frœhner, dont il resta toujours l'ami (cf. p. 36).

2. Cf. Mérimée à M^{me} de Montijo, 18 avril 1868 (t. II, p. 292) : « M^{lle} Bouvet se marie à un M. Carette, un tout petit homme, fort riche, pas beau, mais qui a l'air assez intelligent. J'ai dîné chez S. M. avec les futurs conjoints, qui *pelaban la pava* avec tout le sérieux usité en France en pareille occasion. »

l'Impératrice ne consentit plus à la recevoir¹. M^{me} Morio de l'Isle, qui était très bonne, lui vint en aide, et obtint de Boulanger une place à La Flèche pour son fils.

Relations avec l'Empereur. — Après le retour de la Cour à Paris, les lectures du soir reprirent régulièrement. L'Empereur me témoignait une plus grande confiance et parfois, avant de rendre à César ce qui lui était dû, il prenait ses rapports de police et me les faisait lire. Pendant l'insurrection de Pologne (1863-1864), presque chaque jour je déchiffrais une dizaine de lettres en allemand venant de ce pays. Elles émanaient des agents secrets de Napoléon, qui devaient le tenir au courant des agissements des Russes et des Polonais. Ils me parurent être tous surtout des quémandeurs. S. M. écoutait en silence et ne faisait jamais aucun commentaire sur ces missives. Jamais non plus Elle ne me parla de ses utopies sur l'organisation des peuples.

Mon commerce presque quotidien avec l'historien de César devait, malgré la distance qui nous séparait, amener une certaine familiarité dans nos rapports. Une grande qualité qui rendait agréables les relations avec lui, était l'égalité constante de son humeur. En dépit de tous les soucis du pouvoir, son esprit paraissait toujours serein. Même il ne détestait pas la plaisanterie et les anecdotes. Il me raconta, un soir, l'historiette que voici : « Il y avait une fois sur un navire deux ma-

1. Les *Souvenirs* de M^{me} Carette ne sont pas, comme le langage de Frœhner le donnerait à croire, une satire de la Cour impériale. Ils abondent au contraire en louanges onctueuses. S'ils fâchèrent l'Impératrice, ce fut à cause des détails qu'ils donnaient sur sa vie intime. On n'était pas encore habitué à ce genre d'indiscrétions. Ce livre médiocre eut un succès de scandale à cause des appréciations qu'il contenait sur l'ancien personnel de la Cour. J'ai sous les yeux la 5^e édition de 1889.

telots, l'un allemand, l'autre anglais, qui chipèrent ensemble une bonne côtelette à la cuisine du bord. Comme ils n'avaient pas de couteau pour la couper, ils convinrent de prendre tous deux le morceau entre les dents et de tirer chacun de son côté. « Are you ready? », grommela l'Anglais sans desserrer les mâchoires. L'Allemand, proférant un large « Ja », ouvrit la bouche et lâcha la côtelette, que l'autre emporta tout entière. »

Nos conversations étaient d'ordinaire, on le croira, d'un ton plus sérieux. Étant polyglotte, l'Empereur aimait à discuter des questions de langue et de prononciation. Parfois, il me rapportait des épisodes de sa vie aventureuse. Je lui demandai un jour s'il se souvenait d'avoir vu dans son enfance Napoléon I^{er}. « Une seule fois, me répondit-il, au retour de l'île d'Elbe ». Il se rappelait son oncle acclamé par la foule, se montrant au balcon des Tuileries vers la cour du Carrousel. Les deux enfants de la reine Hortense étaient près de lui; il saisit le plus jeune dans ses bras pour le montrer au peuple¹; c'était le futur Napoléon III. Donc, la scène des adieux, souvent contée, qui se serait passée à la Malmaison entre l'empereur déchu, Hortense et ses enfants, est fausse².

1. Lors de ces événements (15 mars 1815), Louis-Napoléon n'avait pas atteint l'âge de sept ans. Il devait en parler d'après les récits d'autrui plutôt que d'après ses propres souvenirs. Il est inexact qu'il ait été alors *présenté au peuple*, bien que les journaux l'aient affirmé le jour même. Nous avons sur ce point le témoignage décisif de la reine Hortense en personne (*Mémoires*, t. II, p. 334). Seulement sa lectrice, M^{lle} Cochelet, dit le contraire (*Mémoires*, Paris, 1842, t. II, p. 2) : « (Napoléon) montrait avec orgueil ses neveux au peuple qui se pressait sous ses fenêtres. » C'est probablement elle qui, vivant auprès de Louis-Napoléon enfant, lui aura raconté la scène.

2. M^{lle} Cochelet, *Mémoires*, t. II, p. 160 et 165, rapporte déjà que la reine Hortense envoya chercher ses enfants à Paris, dans leur cachette, pour qu'ils vissent à la Malmaison faire leurs adieux à leur oncle, dont ils reçurent la bénédiction.

Les séances du soir se répétèrent ainsi durant trois années. Jusqu'en 1866, le cabinet de travail des Tuileries avait été garni de cartes géographiques de la Gaule : je les trouvai un jour remplacées par des cartes d'Allemagne. L'Empereur n'étudiait plus, alors, les campagnes de César mais le moyen de s'assurer, comme lui, la frontière du Rhin. Après Sadowa, il renonça à nos lectures et je ne me rendis plus auprès de lui qu'irrégulièrement pour l'entretenir du tome troisième de son histoire, qu'il m'avait chargé de préparer et qui ne devait jamais être achevé.

Le premier et le deuxième volume de cette *Histoire de Jules César*, qui s'arrêtait au passage du Rubicon, avaient paru à un an d'intervalle, en 1865 et 1866, accompagnés d'un magnifique atlas. On consultera ce grand ouvrage pendant des siècles. Son auteur y a condensé une énorme documentation : il avait fait faire des recherches immenses dans les bibliothèques et sur le terrain. Cependant, quand furent distribués ces beaux livres, s'ils furent traduits en plusieurs langues¹, ils n'eurent pas, en France, le succès qu'ils méritaient. Beaucoup d'écrivains boudèrent ou ne manifestèrent que du dédain. A part Mérimée²,

Mais cette histoire est tout à fait suspecte. La reine Hortense n'en souffle mot. Elle a été passée sous silence avec raison par Jean Bourguignon dans son livre tout récent sur *Les adieux de la Malmaison*, 29 juin 1815, Paris, 2^e édition, 1930.

1. Il en existe même une traduction arménienne, publiée par les Mékhitaristes de Venise en 1867. Sur la sensation produite à l'étranger, cf. Ebeling, *Napoléon III und sein Hof*, 1894, t. III, p. 278.

2. Mérimée fut prié par la Conférence du *Journal des Savants* d'écrire un article sur le premier volume, publié en 1865, et il s'exécuta avec quelque répugnance (*Lettres à Panizzi*, 26 juin et 3 septembre 1865). L'article parut dans la livraison de septembre du *Journal* (p. 528-547). Il donne un compte-rendu très lucide du contenu du volume. Mérimée pouvait le louer d'autant plus aisément qu'il y retrouvait quelques-unes de ses idées essentielles, peut-être même de ses phrases. La réhabilitation du dictateur romain lui semblait justifiée ; mais en principe il désapprouvait

tous les hommes les plus compétents se turent. Même Sainte-Beuve, alors qu'il parlait longuement dans ses *Lundis* des Goncourt et d'autres dieux mineurs, ne dit mot de cette œuvre capitale¹. On peut voir dans cette abstention une preuve de l'absence de courtoisie dans le monde intellectuel, mais peut-être cette conspiration du silence fut-elle due surtout au dépit qu'avaient éprouvé certains érudits de n'être pas appelés aux Tuileries comme collaborateurs. Seul, Saint-René Taillandier, qui professait à la Sorbonne et écrivait dans la *Revue des Deux Mondes*, avait été chargé, avec moi, de relire les épreuves².

Activité au Louvre. — Ces recherches pour l'Empereur ne m'empêchèrent pas, durant ces années, de travailler activement au Louvre. Je publiai, en 1865, le catalogue des inscriptions grecques et celui de la sculpture antique en 1869. Ils sont dans le commerce depuis plus d'un demi-siècle, on les réimprime toujours et ils n'ont pas encore été remplacés. Je rédigeai aussi un catalogue des plâtres, et les moulages de la colonne Trajane, exé-

la publication de l'ouvrage. Pour connaître son vrai sentiment, il faut lire les lettres à Panizzi (13 avril 1865) et à M^{me} de Montijo (3 janvier 1865, t. II, p. 265) : « On m'assure que l'histoire de César va paraître. Je le regrette. Il ne faut pas faire de livres quand on est dans une certaine position. En outre, j'ai plus d'une objection contre le plan de l'ouvrage et je crois que, tout considéré, il eût mieux valu ne rien imprimer. » — Cf. *supra*, p. ix, note 1.

1. On a recueilli dans le tome XIII des *Nouveaux Lundis* (1884, p. 461-465) une note sur une dispute qu'eut à ce sujet Sainte-Beuve avec le directeur du *Constitutionnel*, à qui il refusa net un article. En rentrant, échauffé par cette discussion, il se mit à dicter à son secrétaire une diatribe furibonde, où le caractère de Napoléon était opposé à celui du vrai César. Cette violente satire, restée inachevée, fut retrouvée dans ses papiers.

2. Les épreuves furent soumises aussi, au moins partiellement, à Mérimée (*Lettres à Panizzi*, 22 juin 1864, de Fontainebleau).

cutés sur l'ordre de l'Empereur, ayant été exposés à Paris, je consacrai un volume à ce monument fameux (1865).

Je me préoccupais aussi beaucoup au Louvre de la reconstitution de la Victoire de Samothrace. Trouvée dans l'île en 1863, par Champoiseau, consul de France à Salonique, elle nous était arrivée dans une douzaine de sacs, brisée en plus de deux cents morceaux informes, — cent dix-huit fragments pour le torse seul. Je les fis étaler sur des planches dans la galerie Denon, qui était alors fermée au public. Huit ouvriers, attachés au département de la sculpture, s'occupaient de les assembler. Un d'eux remarqua des débris de la chevelure, mais impossible de découvrir rien de la joue, rien de la bouche, rien du nez. Comment rajuster les cheveux, le visage manquant? On les remit dans leur sac, où ils sont peut-être encore. Les deux ailes nous donnèrent aussi beaucoup de mal : les plumes appartenaient-elles à celle de droite ou à celle de gauche? La reconstitution fut très lente et malaisée. Elle dura près de six ans. L'Empereur ne vint jamais voir la statue, dont on ne reconnut pas d'abord la qualité exceptionnelle. Cependant, dans mon catalogue de 1869, je pus la décrire et en signaler la remarquable valeur¹. A peine avait-il paru, qu'on informa le Louvre de la présence à Samothrace de blocs de la base restés sur le rivage. Champoiseau alla les y chercher et les rapporta en 1879. C'étaient les fragments de la proue de vaisseau qui portait la déesse. Cette découverte permit à un archéologue de rapprocher le marbre d'une monnaie de Démé-

1. Salomon Reinach, dans l'article qu'il a consacré à la Victoire de Samothrace (*Gazette des Beaux-Arts*, 1891), après avoir fait l'historique de la découverte, ajoute (p. 294) : « Il faut attendre six ans (après les fouilles de 1863) pour qu'un archéologue rende publiquement hommage à l'importance de la découverte de notre consul. Dans son catalogue des sculptures du Louvre, M. Fræhner, alors conservateur, traite la Victoire de magnifique statue, etc. »

trius Poliorcète, représentant une Niké battue par le vent, sonnant de la trompette, debout sur la proue d'une galère, et l'on put retrouver ainsi l'aspect de la statue avant sa mutilation et sa date approximative. La presse fit alors grand bruit autour d'elle. Louis de Ronchaud, administrateur des Musées, démarqua à cette occasion la page que j'avais consacrée à la Victoire dans mon catalogue, peu lu du grand public, pour la reproduire dans la « Gazette des Beaux-Arts¹ ».

En dehors de mon chef aux Antiques, Longpérier, qui se brouilla avec moi dès qu'il s'aperçut que je n'étais pas disposé à céder ma place, obtenue *par intérim*, à son fils Henri², les conservateurs du Louvre, avec lesquels j'avais les rapports les plus suivis, étaient Reiset et Barbet de Jouy. Malgré le caractère difficile de ce dernier, le temps avait cependant calmé l'amertume de son ressentiment, peut-être parce qu'il se plaisait à m'exciter contre Longpérier, et il recommença à m'inviter chez lui.

Le père de Barbet de Jouy, qui habitait 14, rue Vaneau, avait été une des victimes de la faillite Oberkampf qui avait ruiné plusieurs départements. Le jour de certaines foires, les paysans venaient encore rue Vaneau réclamer leur argent. Le jeune Henri travailla d'abord dans les bureaux de l'architecte Visconti, qui construisait alors au Louvre la cour qui porte aujourd'hui son nom. Il fut touché de l'amour des beaux-arts et, à la mort de Visconti, il obtint d'être attaché au Musée, où il devait faire toute sa carrière.

1. Nous n'avons pas retrouvé, dans la *Gazette des Beaux-Arts*, l'article de Ronchaud auquel Fröhner fait allusion.

2. Cf. Reinach, *Biogr.*, p. 145.

Comme Bonaparte, il avait épousé une créole des Antilles, Marguerite, qui lui avait apporté, disait-on, 80,000 francs de rente. Il donnait trois ou quatre grands déjeuners par an, où il réunissait le Surintendant avec de petits attachés insignifiants, comme son protégé Clément de Ris, ce qui fit dire au comte de Nieuwerkerke : « Cela me coupe l'appétit de déjeuner avec les emballeurs du Louvre. » Lorsque j'allais faire visite à M^{me} de Jouy, je la trouvais toujours brochant des chasubles pour Sainte-Clotilde, l'église de sa paroisse. Elle habitait 5, rue Saint-Dominique, un appartement qui fut occupé depuis par M. Orville, dans un vieil hôtel entre cour et jardin avec un escalier magnifique. Dans le mur de sa chambre à coucher, s'ouvrait un placard, où l'on montrait des vêtements sacerdotaux qu'y avait laissés M^{me} Swetchine, morte, en 1857, dans cette même chambre. A côté, se trouvait son oratoire, qu'une servitude obligeait à conserver¹. Plus tard, quand M. Orville se maria, les Barbet de Jouy, expulsés de leur bel appartement, allèrent habiter 10, rue de l'Université, où je continuai à me rendre souvent. Lui devint plus tard administrateur des Musées pendant quelques mois et s'installa enfin 1, quai Voltaire.

Lorsqu'on vendit la bibliothèque de la duchesse de Berry, on me pressa de signaler à S. M. l'admirable livre d'heures de Catherine de Médicis, afin qu'on pût l'acquérir pour le Musée des sou-

1. L'hôtel de la rue Saint-Dominique appartenait à M. Brame. Quand M. Ernest Orville épousa sa fille, le jeune ménage fut installé dans l'appartement occupé jusque-là par les Barbet de Jouy et l'oratoire de M^{me} Swetchine y fut conservé longtemps. Il fut désaffecté il y a quelque vingt ans, l'hôtel ayant été transformé, mais il en subsiste encore à côté d'une office une fenêtre avec des vitraux de style gothique. (Note communiquée par la comtesse Paul de Vibraye.)

verains. « A quel prix, me demanda-t-Elle, pourrait-on l'avoir? » — « Environ 50,000 francs. » — « Informez-moi donc de la date de la vente. » Dès le surlendemain, je sus que le Surintendant lui-même avait entretenu Napoléon de cette acquisition. A la vente, le précieux manuscrit enluminé fut acheté par un libraire pour un anonyme. Je vis plusieurs fois Barbet de Jouy, qui resta impénétrable. Mais un soir, alors que j'étais auprès de l'Empereur, un valet de pied entra et lui dit quelques mots à voix basse. — « Faites entrer. » C'était mon Barbet qui apportait le volume obtenu pour 60,000 francs. Le monarque ne fit pas un accueil enthousiaste au porteur de ce livre dispendieux, qui fut payé sur sa cassette particulière. Il l'ouvrit, y jeta un coup d'œil et dit : « Je vous remercie bien, Monsieur. » C'était sec. Plus tard, ce manuscrit fut renvoyé à l'Impératrice et je ne sais ce qu'il est devenu¹.

Frédéric de Reiset était celui de mes collègues avec lequel j'avais les meilleurs rapports. Il passait souvent une partie de son après-midi dans mon bureau à causer en fumant des cigarettes. Il était un peu toqué, mais très brave homme. Son père, atteint

1. Le livre d'heures de Catherine de Médicis fut, en effet, acheté 60,000 francs pour Napoléon III à la vente de la duchesse de Berry (Paris, 22 mars 1864, n° 1) et placé dans le Musée des souverains. Plus tard, l'Administration des Domaines ayant conclu un arrangement avec l'Impératrice, ce manuscrit, d'abord restitué à celle-ci, revint au Louvre (note communiquée par M. Seymour de Ricci). Récemment, par suite d'un échange, il a été déposé à la Bibliothèque Nationale (cf. *Catalogue des nouvelles acquisitions du département des manuscrits latins*, n° 82). — Ce livre d'heures, « un des manuscrits les plus précieux qui nous restent du xvi^e siècle », contient une remarquable série de cinquante-trois portraits en buste, qui ont été plusieurs fois décrits; cf. Barbet de Jouy, *Notice des antiquités composant le Musée des souverains*, 2^e éd., Paris, 1868, n° 65, p. 113-126; Dimier, *Le Bibliographe moderne*, t. VIII, 1904, p. 6 et suiv.

d'une maladie incurable, vivait enfermé dans un château des environs de Paris, où l'on avait réuni une série de carnets de bal de la princesse Mathilde, M^{me} Frédéric de Reiset étant Dame de la Maison de la princesse. Le conservateur du Louvre était, lui, grand connaisseur en tableaux et il avait formé une collection remarquable de dessins des grands maîtres. Quand il fut nommé au Louvre, on lui fit savoir que la possession de cette collection particulière était incompatible avec ses fonctions nouvelles. Il la céda au duc d'Aumale, qui acquit aussi ses beaux tableaux italiens pour douze cent mille francs et les plaça à Chantilly¹.

J'allais aussi deux fois par semaine aux réceptions de Frédéric Villot, secrétaire général du Musée. C'était un salon intéressant que fréquentaient Émile Augier et Alexandre Dumas. J'y rencontrai aussi George Sand, dont les romans m'avaient passionné, mais elle me fit l'effet d'une vieille paysanne décharnée, tricotant sans arrêt et sans dire un mot. M^{me} Villot avait eu, pendant vingt ans, une liaison avec Delacroix, et elle avait chez elle plus de cent cinquante toiles de ce peintre plein de passion. Mon intimité de huit années avec Villot ne l'empêcha pas de me dénoncer comme espion pendant la guerre.

En 1870. — Je restai conservateur-adjoint jusqu'à l'année de cette guerre. Au mois de février 1870, Longpérier fut mis en congé illimité par Nieuwerkerke et, le 1^{er} juin, il donna sa démission. J'étais depuis longtemps en mésintelligence avec lui et

1. Toutes les encyclopédies répètent que la collection Reiset a été achetée par le duc d'Aumale pour 500,000 francs. La vérité est entre les deux chiffres. Reiset vendit d'abord au duc, en 1861, 380 dessins pour 140,000 francs, puis, en 1879, quarante tableaux, dont vingt-cinq italiens, au prix de 600,000 francs. Cf. Macon, *Chantilly et le Musée Condé*, 1910, p. 132 et 249.

ne fus pas étranger à son départ. Malgré le crédit dont je jouissais auprès de l'Empereur, je ne pouvais espérer sa succession. J'avais contre moi Nieuwerkerke, qui me trouvait trop jeune (j'avais alors trente-six ans) et trop combatif. Le Surintendant fit donner la place à un membre de l'Institut, Ravaisson-Mollien. Il fallait un archéologue, ce fut un philosophe qui l'obtint. Mais comme compensation on créa pour moi un département nouveau et je fus nommé, le 7 juillet, conservateur des objets d'art des résidences impériales, c'est-à-dire des palais et jardins des Tuileries, de Fontainebleau, de Compiègne, de Saint-Cloud et de Pau. Tous ces domaines étaient sous ma juridiction artistique; j'avais au Louvre, à côté de l'Horloge, un bureau magnifique donnant sur les jardins du Carrousel. Mes appointements étaient ceux des conservateurs du Musée. Cette fortune trop éclatante dura peu : je pus jouir de mes nouvelles fonctions exactement deux mois.

La guerre avait éclaté, les désastres se succédaient et le désarroi commençait. On me raconta qu'à Saint-Cloud, où l'Impératrice résidait depuis le départ de Napoléon pour l'armée, un inconnu avait pénétré, sans avoir été annoncé ni aperçu, jusque dans sa chambre à coucher.

Le 4 septembre, j'étais dans mon nouveau bureau, quand Morand, l'agent comptable du Louvre, y fit irruption : « Avez-vous votre passe-partout ? » — « Oui, pourquoi faire ? » — « L'Impératrice en aurait besoin pour fuir. Elle traverse le Musée et toutes les portes sont fermées. » De fait, elle passa en grande hâte par les galeries de tableaux et la collection égyptienne et descendit jusqu'à la grande entrée, sous la Colonnade. Elle trouva une

voiture devant Saint-Germain-l'Auxerrois et put ainsi aller chercher un asile pour la nuit chez son dentiste américain¹.

Quand je sortis, Paris était d'un calme étonnant. Chacun vaquait à ses occupations; on ne se serait pas douté qu'un empire venait de s'écrouler. Je remarquai seulement les échelles qu'on dressait dans les rues pour enlever partout les armoiries impériales. Toutefois, du ministère de la Maison de l'Empereur, on me montra sous les arcades de la rue de Rivoli un homme qui distribuait de l'argent, c'était le duc de G..... qui payait les ouvriers pour les pousser à la révolution.

Le 5 septembre, je remontai dans mon bureau, sans trouver personne. Tout le monde était dans les galeries; on emballait les tableaux pour les expédier dans l'Ouest. Reiset, aidé de l'archiviste, présidait à ce déménagement. Je me mets en devoir de l'assister, mais, étant sorti un moment, il revient en courant et me crie : « Mon cher Fræhner, sauvez-vous au plus vite, les gardiens sont à votre recherche avec des barres de fer pour vous assommer. » Déjà, depuis l'arrivée des mauvaises nouvelles, ils n'obéissaient plus. Je refuse de sortir, mais Reiset me saisit par mon gilet et, bon gré mal gré, m'entraîne jusqu'à la cour Visconti, d'où je gagne le quai.

Vers le milieu du mois, Héron de Villefosse, que j'avais fait nommer attaché au Louvre l'année précédente, me dit en passant avec moi devant les chevaux de Marly : on a des inquiétudes pour la Vénus de Milo, on va la transporter dans les caves de la Préfecture de police. Ravaisson, le philosophe, était l'ami intime de Jules Simon, devenu ministre de l'Instruction publique,

1. Les détails de cette fuite sont bien connus; cf. P. de la Gorce, *Hist. du Second Empire*, t. VII, p. 420.

et lui avait persuadé de déposer la précieuse statue dans cette cachette sûre. Mais ma présence à Paris, ajoutait-il, était un danger. On assurait que je m'étais introduit au Louvre comme espion, pour indiquer au roi de Prusse les meilleures pièces à prendre. Il était urgent de m'enfermer à la Conciergerie.

De fait, le lendemain de ma rencontre avec Villefosse, un agent se présenta chez moi et me dit : « Le Préfet de police désire vous parler, une voiture vous attend à la porte; — une voiture que vous payerez », ajouta-t-il. Je me mis en uniforme de garde national, avec ma décoration de la Légion d'honneur¹, et nous partîmes. Dans l'antichambre du ministre, un tout petit homme, assis derrière un énorme bureau, prit mon nom. C'était Antonin Dubost, qui, de collaborateur de *La Marseillaise* de Rochefort, avait été promu secrétaire général de la Préfecture. Le nouveau Préfet, M. de Kératry, me dit : « J'en suis désolé pour vous, mais j'ai reçu l'ordre de vous arrêter. Vous resterez détenu à la Conciergerie plusieurs semaines. Vous n'êtes pas formellement accusé, mais seulement soupçonné de trahir. » Il ne disait pas trahir quoi. « Puis-je écrire à mes amis? » — « Tant que vous voudrez. » J'informai donc de mon arrestation arbitraire le colonel Stoffel et d'autres officiers de la Maison de l'Empereur.

Je fus mené à la Conciergerie, où l'on m'assigna une cellule avec un grabat. Pendant les trois jours que j'y passai, le directeur se montra d'ailleurs plein d'égards pour moi; il me procura même un Horace, qui m'aida à prendre cette détention inique avec philosophie.

Le lendemain de mon arrestation, à onze heures, je suis con-

1. Fræhner avait été nommé chevalier de la Légion d'honneur le 17 septembre 1868 (Reinach, *Biogr.*, p. 145).

duit entre deux policiers chez Jules Simon, au ministère. Il parle longuement pour ne rien dire et m'informe vaguement qu'une accusation extrêmement grave est portée contre moi ; mais, ajoute-t-il, j'espère que tout s'expliquera. J'obtiens la permission d'aller, avec mes deux sbires, m'informer si des lettres sont arrivées pour moi. Mais je passe d'abord à la Taverne anglaise, rue Boissy-d'Anglas, où déjeunaient d'habitude plusieurs de mes amis. J'y trouve, en effet, Stoffel et Oppermann à table. Nous délibérons et ils sont d'avis qu'il n'y a qu'une chose à faire : s'adresser au ministre de l'Intérieur, Gambetta. « J'y vais de ce pas, me dit Stoffel. »

Le résultat de cette démarche ne tarda pas à se faire sentir. Le lendemain, à deux heures, le Préfet de police me rappela dans son cabinet. Il tenait à la main une grande lettre de trois pages in-folio adressée par Gambetta à Jules Simon et m'en donna lecture. Vous avez fait incarcérer M. Frœhner à la Conciergerie sans motif légal, disait-elle en substance. Quand la Vénus de Milo aura été volée par les Prussiens et que vous saurez que M. Frœhner a été leur complice, je le ferai arrêter, pas avant¹. Kératry me remit alors un laissez-passer et je ne fus plus inquiété.

Plus tard, Saint-René-Taillandier m'apprit que tout ceci était dû à une dénonciation de Frédéric Villot qui, malgré les rapports amicaux que j'avais eus avec lui, s'était montré capable de cette aberration.

Après ma sortie de prison, vers la fin du mois, je retournai au

1. Salomon Reinach (p. 147) cite une phrase de cette lettre de Gambetta, qui est au dossier de Frœhner : « Je ne puis prendre sur moi de séquestrer un citoyen français contre lequel on n'a que des soupçons. »

Louvre. Quantité de pièces précieuses avaient été emballées et expédiées en Bretagne; d'autres, marbres ou autels de pierre, enterrées dans les cours du Musée. Quant à la Vénus de Milo, elle avait été descendue dans les caves de la Préfecture pendant que j'étais à la Conciergerie. Ce fut une source de sérieuses tribulations pour les conservateurs. Lorsque éclata la Commune, on voulut exhumer la déesse de son tombeau. Mais comment faire? La Préfecture brûla au-dessus d'elle. Quand on la retira des décombres, elle avait changé de couleur du haut en bas; elle était patinée, elle sortit blanche comme du plâtre.

J'eus aussi au Louvre une surprise très désagréable. Ma place avait été supprimée depuis le milieu de septembre, sans que j'en eusse été le moins du monde averti. Je passai ainsi à Paris tout le siège et toute la Commune, sans plus avoir aucun emploi, travaillant dans mon appartement de la rue Casimir-Périer¹, quand je ne montais pas, comme Garde national, la faction sur les remparts.

La paix rétablie, je protestai en vain contre l'injustice qui m'était faite. Les Musées impériaux, devenus nationaux, avaient été rattachés à l'Instruction publique. Batbie, qui fut ministre en 1873, sembla s'intéresser à mon sort, mais il fut renversé au bout de six mois. Au Louvre, Ravaisson, après avoir manifesté son incompetence dans ses publications, se ridiculisa en prétendant cacher la nudité des statues sous des feuilles de vigne en fer-blanc. La direction des Musées, d'abord supprimée, fut rétablie trois ans plus tard. Nieuwerkerke y avait régné vingt ans; on vit

1. Dans le recueil de Mélanges publiés en 1873 sous le titre : *Les Musées de France*, un des chapitres sur « Auguste et Livie » est daté : 7 novembre 70, 51^e jour du siège; un autre sur « le Jupiter Dolichénius » : 28 décembre 70, 102^e jour du siège.

passer ses successeurs comme des ombres chinoises. Reiset, à cause de sa mollesse, resta sans autorité sur les conservateurs et les gardiens. Il disparut en 1879. Barbet de Jouy dura moins encore. Ses colères incessantes le rendirent intolérable au bout de huit mois. Après ces expériences malheureuses, on se décida à choisir un administrateur hors du personnel du Louvre. On prit d'abord un poète, Louis de Ronchaud, ami intime du président Grévy, dont il faisait chaque soir la partie d'échecs. A cet esthète succéda un honnête journaliste, Kaempfen, collaborateur du *Temps*. Il était d'origine suisse et naturalisé comme moi, c'est peut-être ce qui me le rendit favorable. Mais son appui resta impuissant. Bientôt cet austère républicain fut congédié lui-même, sans obtenir aucune pension de retraite. Je désespérai alors de voir jamais redressé le tort que j'avais subi¹.

1. Le dossier administratif de Frœhner garde les traces des démarches actives qu'il fit, en 1873 et 1874, pour se faire rendre justice. Reinach (*Biogr.*, p. 147) se demande pourquoi il ne s'adressa pas au Conseil d'État. Mais au point de vue purement juridique, la situation de Frœhner ne lui permettait de rien ou presque rien obtenir. Mon ami, M. Jean Romieu, président au Conseil d'État, a bien voulu me communiquer sur ce point la note précise que voici :

1^o La loi sur les pensions civiles du 9 juin 1853 (art. 4) a compris les fonctionnaires rémunérés sur les fonds de la Liste civile parmi ceux qui ont droit à pension sur l'État.

2^o La loi du 30 mars 1872 a réglé la situation des fonctionnaires dont l'emploi a été supprimé à la suite des événements de 1870-1871.

Ils auront droit à pension s'ils réunissent plus de vingt ans de services. S'ils n'ont pas vingt ans de services, ils obtiendront une indemnité temporaire du tiers de leur traitement moyen des quatre dernières années pour un temps égal à leurs services, sans pouvoir excéder cinq ans; toutefois, s'ils ont plus de dix années de services, la jouissance de l'indemnité est fixée à la moitié de la durée des services.

Frœhner avait été « attaché » au Louvre *par intérim* de février 1862 au 23 mars 1863; de mars 1863 au 21 juillet 1866, il fut conservateur-adjoint *par intérim*. Ce n'est qu'après sa naturalisation (23 juin 1866) que sa position de conservateur-adjoint fut régularisée. Il semble donc qu'il n'ait eu que quatre ans de services effec-

Depuis ma brusque mise à pied, je ne suis retourné au Louvre qu'une seule fois, pour y conduire un Américain. Il ne m'a pas été donné de revoir l'Empereur malade dans son exil. Mais, après sa mort, je suis allé en Angleterre rendre mes devoirs à l'Impératrice.

tifs. C'est-à-dire qu'il n'aurait pu se voir allouer qu'une indemnité du tiers de son traitement pendant quatre ans. Il ne paraît pas qu'il l'ait touchée. On lui donna à l'École des Hautes-Études une petite place de 2,500 francs, mais il ne put jamais y faire de cours par suite de l'opposition de Léon Renier (*Biogr.*, p. 149).



IMPRIMERIE
DAUPELEY-GOUVERNEUR
A NOGENT-LE-ROTRON

